

LES AVENTURES
improbables
DE JULIE DUMONT

par des

**CASSANDRA
O'DONNELL**



Pygmalion 



Julie Dumont, ou le mélange
détonnant de miss Marple
et de Briget Jones.

LES AVENTURES *improbables* DE JULIE DUMONT

«Il y a des filles qui n'ont pas de bol. Celles qui ont tiré les mauvaises cartes dès le début. Celles-là, on n'a ni envie de les engueuler ni de leur tirer dessus. Puis il y a celles qui prennent les mauvaises décisions quoi qu'il arrive. Bref, les filles à emmerdes. J'appartiens clairement à la deuxième catégorie.

Oh, je ne m'en glorifie pas. C'est un état de fait. J'attire les catastrophes. Quoique je dise ou quoique je fasse, il y a toujours un couac. Celui du jour est sans nul doute de m'être portée au secours d'un type qu'on venait de balancer nonchalamment dans un fossé. Parce qu'une chose est sûre, si j'avais su dans quoi je mettais les pieds en ramassant ce porte-poisse, j'aurais tourné les talons et poursuivi ma route sans me retourner.

Mais, la curiosité est un vilain défaut et, dans le petit bourg de province normand où j'ai grandi, les secrets et les drames prolifèrent aussi vite que la gastro et les cancans rattrapent toujours les coupables...»

FRANÇAISE, CASSANDRA O'DONNELL-GENDRE est l'auteur des séries best-seller *Rebecca Kean* et *Malenfer, La Forêt des ténèbres*.

Les Aventures improbables
de Julie Dumont

DU MÊME AUTEUR

Rebecca Kean

1. Traquée
2. Pacte de sang
3. Potion macabre
4. Ancestral
5. L'armée des âmes

Malenfer

1. La Forêt des ténèbres
2. La Source magique
3. Les Héritiers

Le Monde de Sombreterre

1. Le Clan perdu

Cassandra O'Donnell

Les Aventures improbables
de Julie Dumont

Pygmalion 

© Pygmalion, département de Flammarion, 2016.
ISBN : 978-2-7564-1809-4

Chapitre 1

— Julie ?

La tête lourde et la bouche pâteuse, je tentais sans succès d'ouvrir les yeux.

— Julie, réveille-toi ! Ta mère vient de m'appeler sur mon portable parce qu'elle n'arrivait pas à te joindre et...

— ... ma mère est une emmerdeuse, grommelai-je avec la sensation terrible qu'un marteau-piqueur était en train de me perforer le crâne.

— Difficile de te contredire sur ce point mais elle m'a demandé de t'avertir que...

— Elle est mourante ? demandai-je en parvenant à entrouvrir légèrement les paupières.

Vêtue de son long tee-shirt fétiche « Touche pas à mon mec ou je te plombe », ma cousine Clara se tenait sur le pas de la porte. Elle avait les cheveux hirsutes et des poches sous les yeux.

— Non, mais...

— ... alors dis-lui que je la rappellerai.

Ces derniers temps, ma mère, complètement obsédée par ma vie sentimentale (ou plutôt par mon absence de vie sentimentale), m'appelait tous les jours. Et chacune de nos conversations se terminait systématiquement par : « Méfie-

toi ma fille ou tu finiras comme tante Solange : vieille, seule, aigrie, abandonnée de tous et à moitié dévorée par tes chats. »

Comme je n'avais que vingt-six ans, je ne pouvais m'empêcher de la trouver un tantinet alarmiste.

— Inutile, elle veut seulement s'assurer que tu partes de bonne heure. Elle tient absolument à ce que tu arrives avant ses invités.

Je fronçai les sourcils.

— On est déjà le 16 ?

— Yep.

Oh bon sang, je sentais que j'allais détester cette journée. Et pas seulement à cause de ma gueule de bois. Même si à l'instant T, je préférerais accepter un rendez-vous galant avec Hannibal le cannibale plutôt que de toucher à un autre verre d'alcool de ma vie.

— OK, OK, laisse-moi juste cinq minutes et fais-moi chauffer mon café, tu veux ? marmonnai-je en enfouissant ma tête sous l'oreiller.

— Et lui ?

— Quoi ? fis-je d'une voix étouffée.

— Il prend quoi au petit déjeuner, demanda-t-elle en soulevant brusquement mon oreiller au-dessous de ma tête.

Je levai les yeux vers elle mais elle ne me regardait pas. Son regard était rivé sur quelque chose quelque part de l'autre côté du lit. Intriguée, je me retournai et tombai pratiquement nez à nez avec... un homme complètement nu.

— Hiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiii !!!

Okay, okay, pas de panique, de toute manière, il n'y a pas trente-six solutions : tu peux soit piquer une crise de nerfs – ce qui, avouons-le, est assez peu constructif –, soit te rendormir

en attendant que le mec à poil finisse par disparaître de ton plumard comme par magie, soit surmonter tes angoisses et assumer le réveil le plus glauque de toute ta vie.

— Oh merde, qu'est-ce qu'il fait là, lui!? glapis-je d'une voix étranglée en scrutant l'inconnu sans toutefois oser le toucher.

Il avait les traits ciselés et de beaux cheveux châtain taillés en dégradé jusqu'en bas de la nuque. Sa peau était pâle, ses yeux étaient résolument clos... et sa poitrine ne se soulevait pas.

C'était quoi son truc? Des branchies?

— *A priori* et sans risquer de trop m'avancer, je dirais qu'il est en train de dormir, rétorqua-t-elle avec un sourire ironique.

Hum... Pourquoi les parents s'échinent-ils à nous répéter des conseils inutiles du genre « ne pose pas tes coudes sur la table » ou « ne parle pas en mangeant » au lieu de nous mettre en garde contre l'essentiel? Oh bien sûr, j'avais eu le droit comme tout le monde durant mon adolescence à leur petit couplet sur les méfaits du tabac et de la drogue, mais jamais, au grand jamais, ils ne m'avaient précisé qu'un abus d'alcool pouvait avoir pour conséquence de me réveiller nue et amnésique auprès d'un homme suspect. Non, sans blague, c'est affreusement traumatisant d'ouvrir les yeux et de se demander pour quelle raison le mec dans ton pieu a cette tête, ce qu'il fait là et dans le pire des cas, comme ce matin, pourquoi il a l'air mort...

— Eh toi! lançai-je avant de pincer sauvagement le bras du type tout nu.

Il se mit à grogner, se tourna et je sentis toute tension brusquement me quitter. Ce mec était de toute évidence soit encore trop imbibé soit narcoleptique – probablement les deux –, mais il était vivant. Ouf.

— T'es folle! Qu'est-ce que tu fais?

— Je vérifiais juste un truc.

Elle secoua la tête et poussa un soupir.

— Tu sais, je trouve que tu ressembles de plus en plus à mémé Gertrude...

— Mémé Gertrude était complètement cinglée, lui fis-je remarquer.

Elle me lança un regard appuyé.

— C'est bien ce que je disais... Bon alors, tu me dis qui est ce beau gosse et ce qu'il fiche dans ton lit?

Un beau gosse? Quel beau gosse? songeai-je en observant mon intrus. Pour une fois, Clara avait raison : en dépit de son extrême pâleur, ce mec était assez canon pour faire la couv d'un magazine gay. Et plus je l'observais, plus ses traits me semblaient familiers. Bon sang si seulement mon cerveau pouvait se remettre en marche, si seulement je pouvais me rappeler de...

— Michaël! Il s'appelle Michaël! m'exclamai-je tandis que des flashes de souvenirs surgissaient tout à coup dans ma tête.

Je me revoyais parlant avec Michaël, dansant avec Michaël, sautant sur Michaël, embrassant Michaël avec la fougue désespérée et horriblement pathétique d'une fille en manque...

Ouch! Ma pruderie habituelle était en train d'en prendre un sacré coup.

— Et?

— Et quoi?

— Il a quel âge? Il habite où? Raconte.

Pour tout dire, je n'avais pas encore les idées très claires. La faute aux dix tequilas que j'avais absorbés la veille.

Pff... Maudite soit la tequila, les fêtardes et le Mexique.

Je haussai les épaules en signe d'ignorance.

— Je vois, fit-elle en levant les yeux au ciel avant d'attraper le gros blouson de cuir posé sur le dos de la chaise en face de mon bureau.

— Je peux savoir ce que tu es en train de fabriquer ? demandai-je en me tournant d'un air angoissé vers le gars qui ne semblait – heureusement – toujours pas décidé à se réveiller.

— Je jette un œil sur ses papiers, on ne sait jamais, c'est peut-être un tueur en série.

— Tu crois quoi ? Que la préfecture imprime des cases « psychopathe », « criminel multirécidiviste » ou « allumé du ciboulot » sur les cartes d'identité ?

— Non, mais elle devrait. Alors, il s'appelle Michaël Lewis, il habite le XVII^e, il a trente-deux ans et... ah tiens, c'est un flic, fit-elle à voix basse en me montrant une carte de police.

Je me levai aussitôt en attrapant la robe de chambre de soie bleue qui traînait au pied du lit et lui arrachai le portefeuille des mains.

— Un flic ?

Zut et rezut, je ne me souvenais pas qu'il m'ait parlé de ce détail. En fait, je ne me souvenais pas de ce dont nous avions parlé du tout. Plusieurs collègues de travail m'avaient entraînée dans ce bar après le boulot, elles avaient commandé quelques verres, un homme m'avait abordée et... enfin, bref, le coup classique. Rien de nouveau sous le soleil. Des histoires sordides de ce genre, j'en avais entendu des paquets.

Clara se mit à rire doucement.

— Ta mère va être contente, elle a toujours voulu que t'épouses un fonctionnaire !

Hum. Si Clara confondait une simple partie de jambes en l'air avec une promesse de mariage, je commençais à comprendre pourquoi ses ex s'étaient tous carapatés.

Il m'avait même semblé en voir un ramper jusqu'à la porte d'entrée pendant qu'elle lui préparait amoureusement son petit déjeuner.

Je me sentis blêmir.

— Oh non, ma mère! Quelle heure est-il?

Le soleil de mai brillait déjà à travers la fenêtre. Il devait être au moins 10 heures. J'étais dans la panade.

— 10 h 30.

Trop tard! J'étais foutue.

— Sois un ange et rapporte-moi le tube d'aspirine qui est dans le petit placard de la salle de bains s'il te plaît, fis-je en me précipitant vers la cuisine.

Un café, il me fallait absolument un café. Je n'étais jamais tout à fait étanche avant mon premier café et à la façon dont cette journée débutait, il allait probablement m'en falloir des litres.

— Et au flic, je lui dis quoi? demanda-t-elle en m'emboîtant le pas. Je lui file ton numéro?

J'adorais ma cousine et je tenais à elle comme à la prune de mes yeux, mais son côté «midinette» me tapait sur le système. À vingt-cinq ans, elle cumulait les petits boulots et si ses parents n'avaient pas migré comme tous les riches retraités vers la Côte d'Azur en lui confiant leur appart et une rente importante, elle serait probablement comme moi: bien plus obsédée par son compte en banque dans le rouge et les coups de fil intempestifs de son banquier que par sa vie sentimentale.

— Hors de question!

Ses yeux s'arrondirent comme une soucoupe.

— T'as pas l'intention de le garder?

— C'est un mec, Clara, pas un animal abandonné, je ne vais pas l'adopter, déclarai-je d'un ton excédé en appuyant sur la machine à expresso.

— Julie ça fait deux ans maintenant que tu as rompu avec Alex...

Je réprimai un sourire. Contrairement à ce qu'elle imaginait, je n'avais jamais regretté d'avoir plaqué Alex. Bien au contraire. Si je n'avais pas découvert trois mois avant la cérémonie que ce salopard me trompait, je serais probablement allée le rejoindre juste après mes études de journalisme dans la petite ville de province où nous avons grandi, j'aurais épousé ce looser et pondu deux ou trois marmots aussi braillards et pleurnichards que leur père. Rien que d'y penser, ça me collait des frissons.

— Tu n'as vraiment pas envie de passer à autre chose ? ajouta-t-elle d'une voix hésitante.

À vingt-six ans, je n'avais eu que deux amants, trois si je comptais la débâcle de cette nuit, autant dire que mon expérience dans ce domaine était des plus limitées mais ça ne me perturbait pas vraiment. Le sexe, les hommes et *tutti quanti* figuraient tout en bas de ma liste de priorités, entre « apprendre le chinois » et « acheter de nouveaux rideaux ».

Je soulevai ma tasse en secouant la tête.

— Non.

Elle poussa un soupir.

— Et je lui réponds quoi, moi, s'il me pose des questions ?

— Je ne sais pas. Trouve quelque chose de crédible. Dis que je suis lesbienne et que cette expérience n'a pas été assez mémorable pour me faire virer ma cuti.

Dans un sens, ce n'était pas tout à fait faux. Je ne me souvenais pas d'avoir couché avec lui, ce qui, vous en conviendrez, était plutôt mauvais signe...

Elle me fixa d'un air outré.

— Julie !!!

Ben quoi ? Elle voulait que je me la joue Glenn Glose dans Liaison fatale et que je fasse bouillir son petit lapin ?

— Hors de question que je raconte ce genre de bobards. Pas avec Franck qui va bientôt rentrer du boulot, ajouta-t-elle.

Franck, un jeune DJ en vogue et son dernier petit ami en date (ils étaient ensemble depuis deux mois, ce qui constituait un véritable record pour Clara) était un sale crétin prétentieux. J'avais une dent contre lui depuis qu'elle m'avait demandé de quitter son superbe appartement de l'avenue de la Bourdonnais pour pouvoir continuer à filer le parfait amour avec ce demeuré. Il me restait peu de temps avant de devoir plier bagage et je n'avais toujours rien trouvé. En tout cas, rien que ma paie de journaliste-pigiste puisse s'offrir. Les loyers à Paris étaient totalement indécents.

— Eh bien, trouve autre chose ! Improvise.

— Et qu'est-ce que tu veux que...

— Clara, complique pas, d'accord ? Je dois aller me préparer et me tirer en quatrième vitesse autrement ma mère va me tuer, soupirai-je avant de me traîner jusqu'à la salle de bains comme un zombie.

Une demi-heure plus tard, j'avais pris ma douche et j'étais parvenue à récupérer discrètement et silencieusement dans mon dressing une paire de chaussures à talons aiguilles et un ravissant petit ensemble Paul & Joe déniché en soldes rue d'Alesia l'hiver dernier. Après l'avoir acheté, j'avais bouffé des pâtes un jour sur deux durant un mois, mais ça valait le coup.

Bref, ma journée s'éclaircissait.

— Pas mal, lança ma cousine en me scrutant de la tête au pied tandis que je m'apprêtais à partir.

— Merci. Tu crois que je devrais m'attacher les cheveux ?

— Et cacher ta magnifique crinière brune ? Tu plaisantes ? Je connais des tas de nanas qui se couperaient le bras pour avoir ta peau mate, ton visage de madone et ressembler à Monica Bellucci.

— Dis ça à ma mère, il paraît qu'à ma naissance, elle a fait le tour de la clinique en hurlant haut et fort qu'il devait y avoir une erreur et qu'on avait probablement échangé par mégarde son bébé avec celui de la Portugaise de la chambre d'à côté.

Ça ne m'aurait pas étonnée d'ailleurs. Tous les enfants de la famille étaient petits, blonds aux yeux clairs et légèrement enrobés comme Clara. Autant dire qu'avec mon mètre soixante-quinze, ma taille fine, mes cheveux et mes yeux noirs comme la nuit, je dénotais franchement dans le paysage.

— Allez, sauve-toi et salue mon oncle et ma tante pour moi. Ne les laisse pas te culpabiliser, sois forte, fit Clara en ouvrant la porte.

La culpabilité, c'était bien ça le problème. Ma famille paternelle dirigeait une prospère entreprise de pompes funèbres au Neubourg – en réalité, la ville s'appelait « Le Neubourg » mais je trouvais ça moche. Elle embaumait, enterrait, incinérait avec tact, compétence et discrétion tout ce que la ville comptait de cadavres depuis près de trois siècles. En devenant journaliste, j'avais tourné le dos non seulement à mon devoir filial mais aussi à des dizaines et des dizaines d'années de tradition.

— Ils finiront bien par se faire une raison, ajouta-t-elle.

Ben voyons...

— Si j'étais toi, j'évitais de les sous-estimer. Si je ne suis pas de retour d'ici deux jours, engage des mercenaires et viens me chercher, l'avertis-je en tirant mon énorme valise jusqu'à la porte.

Oui bon d'accord, ça faisait beaucoup pour un week-end, mais j'avais mis trois heures pour préparer ma valise la veille et je n'avais pris que le minimum vital, croix de bois, croix de fer.

— Pas question.

— Fais gaffe. Si tu oses me laisser tomber, je suis capable de virer l'oncle Fernand du caveau de famille pour te coller là-bas à sa place.

— À côté de tante Huguette ?

J'acquiesçai.

— À côté de tante Huguette.

Elle grimaça.

— Ça, c'est vache...

Chapitre 2

À Paris, aucunes rues ne se ressemblent jamais vraiment. Elles mutent selon les saisons, la lumière, le temps ou l'heure de la journée. Par exemple, ce dimanche matin, l'avenue de la Bourdonnais était gaie et ensoleillée. Les arbres qui jonchaient le bitume étaient en train de se remplumer, les façades des immeubles avaient une jolie couleur ambrée, les volets des boutiques étaient baissés et les voitures se faisaient rares. Tirant ma grosse valise derrière moi, je marchai vers ma Twingo, retirai le PV glissé sur le pare-brise – depuis mon arrivée dans cette ville, je me faisais si souvent aligner que je commençais à croire que les contractuelles du quartier s'étaient toutes liguées contre moi et que j'étais victime d'un mouvement activiste anti-twingo subventionné par la RATP – puis je collai la Demsey dans le coffre et démarrai en direction du pont d'Iéna et des quais de Seine.

Le VII^e arrondissement était l'un des endroits les plus agréables de la capitale – larges avenues, magnifiques immeubles haussmanniens, boutiques de luxe, tour Eiffel, Champ-de-Mars... – et il avait l'avantage considérable de se trouver juste en face du Trocadéro. Ce qui me permettait de rejoindre la porte de la Muette, le périph et la sortie vers l'autoroute de Normandie en moins de dix minutes

top chrono. Je savais que c'était idiot mais habiter à moins une heure de la maison me rassurait. Même si je ne rentrais pratiquement jamais.

Ben oui, les femmes sont compliquées.

*

— Bonjour Julie, ça fait longtemps qu'on ne t'a pas vue dans le coin. Toujours parisienne ?

Monsieur Petit, le patron de la station essence de La Commanderie, le petit village où je m'étais arrêtée pour faire le plein, me dévisageait en souriant. Un gros nez plat, pas de cou, une moustache mal taillée, il sentait la sueur et la cigarette et affichait un air jovial.

— Oui, monsieur Petit, toujours parisienne, confirmai-je en lui rendant son sourire.

La « Parisienne », c'était comme ça que les amis de mes parents et tous les gens du patelin m'appelaient depuis mon déménagement. Et chaque fois que je revenais, je me demandais comment j'avais pu survivre aussi longtemps dans ce trou sans me transformer en pauvre fille dépressive, alcoolique, droguée et suicidaire.

— T'as bien fini tes études, pourtant ? me fit-il remarquer en essuyant ses grosses mains crades sur son bleu de travail couvert de cambouis avant d'ouvrir le réservoir de ma Twingo.

Oui, j'avais bel et bien mon diplôme et je me consacrais à présent à ma carrière. Une carrière qui partait en vrille depuis que mes garces de rédactrices en chef avaient arbitrairement décidé de me cantonner au secteur « santé-beauté » du magazine au lieu de me filer du taf dans la section « mode », ma véritable spécialité.

Résultat, mes papiers étaient à chier, je m'emmerdais et j'emmerdais les lectrices, ce qui n'était agréable ni pour elles ni pour moi. Enfin surtout pour moi vu qu'on me confiait de moins en moins d'articles et que je crevais la dalle...

— Depuis un bout de temps, mes parents ne vous l'ont pas dit ? m'étonnai-je en reniflant l'air chargé de terre, de fumier de blé et surtout d'humidité qui provenaient des champs alentour.

L'humidité, c'était la tare de la Normandie. L'été, la chaleur et le soleil étaient interdits de séjour dans la région. Durant le reste de l'année aussi.

Il fronça les sourcils.

— Quand est-ce que tu comptes revenir t'installer par chez nous, alors ?

— Eh bien, probablement jamais, répondis-je.

Je me sentais bien à Paris. Je m'étais fait des amis, j'avais un chouette appart – enfin pour un mois encore –, un job qui en jetait sur le papier – même si j'étais complètement fauchée –, un agenda plein, des tas de vitrines à mater et, cerise sur le gâteau, je vivais assez loin de chez mes parents pour couper au sacro-saint déjeuner familial du dimanche.

Une vive lueur de réprobation s'alluma dans ses yeux.

— Ton papa et ta maman doivent être horriblement déçus. Sans oublier que tout le monde comptait sur toi. « Les pompes funèbres Dumont », ça a toujours existé par ici.

Ben oui, mais non.

— Et pis t'es drôlement douée, ajouta-t-il en soupirant.

Bizarrement, je n'étais pas certaine qu'inscrire sur mon CV « a un talent inné pour habiller, coiffer et maquiller les cadavres » me vaille un tas de bons points.

— Euh...

— Quand je pense à la façon dont tu t'es occupée de ma brave Marthe...

Il est vrai qu'avec son épouse, j'avais mis le paquet. Tenue vestimentaire, maquillage, mise en beauté, etc. Au final, elle avait l'air tellement jolie et détendue dans son cercueil que son mari – qui pourtant la détestait – exprima en la voyant quelques mots de regret qui surprirent tout le monde.

— Je sais, monsieur Petit, mais que voulez-vous, les temps changent. Maintenant, je préfère aider à embellir les vivants plutôt que de peinturlurer les morts, eus-je le temps de répondre avant d'entendre un crissement de pneu strident.

Une voiture, une Peugeot noire, s'était immobilisée un peu plus loin sur le bord de la route, une portière s'ouvrit, quelque chose ou plutôt quelqu'un roula dans le fossé puis le véhicule redémarra aussi sec.

— Qu'est-ce que c'est que ça, encore ? gronda M. Petit.

— Aucune idée, répliquai-je en lui emboîtant le pas tandis qu'il avançait vers le bas-côté.

— Eh ben, y en a qui ne sont pas gênés, grommela mon interlocuteur en descendant dans le fossé.

Je baissai les yeux et secouai la tête, blasée.

— C'est le moins qu'on puisse dire, approuvai-je en fixant le corps du mec étendu face contre terre qui venait de se faire éjecter.

— Oh merde ! Je crois qu'il est mort ! Il bouge pas du tout ! s'exclama le garagiste d'une voix blanche en se penchant au-dessus de l'inconnu.

Il y a des filles qui n'ont pas de bol. Celles qui ont tiré les mauvaises cartes dès le début, enfance difficile, maltraitance, chômage. Celles-là, on n'a ni envie de les engueuler ni de leur tirer dessus. Puis il y a celles qui prennent les mauvaises décisions quoi qu'il arrive. Bref, les filles à emmerdes, celles qu'on a envie de gifler ou d'étrangler.

J'appartiens clairement à la deuxième catégorie. Oh, je ne m'en glorifie pas. C'est un état de fait. J'attire les catastrophes. Quoi que je dise ou quoique je fasse, il y a toujours un couac. Jusqu'à cet instant précis, je croyais que celui du jour, c'était le type tout nu qui avait squatté indûment mes draps de soie brodés.

— Vous pouvez peut-être le retourner histoire de vérifier, suggérai-je.

— Bonne idée. Viens m'aider, gamine! gueula M. Petit.

Je n'étais pas vraiment impressionnée. Côté cadavres, j'avais tout vu. Des petits, des gros, des vieux, des jeunes, des chauves, des tordus, des pendus, des gringalets, des ratatinés, des écrabouillés... mais l'idée de salir mon joli ensemble pour un gars déjà mort me nouait l'estomac.

Et puis, on était sur une scène de crime, non? Dans les films, ils disaient toujours de ne rien toucher.

— Je crois qu'on ferait mieux d'appeler les gendarmes, lui fis-je doucement remarquer.

— Julie! Viens! Il... il respire!

Eh merde! Enfin non... c'est juste que... bon bref, je me comprends.

— Vous en êtes sûr?

— Oui! Allez, viens!!!

— D'accord, d'accord, grommelai-je en ôtant mes escarpins avant de le rejoindre.

Un instant plus tard, M. Petit soulevait le torse du bonhomme, j'attrapais ses jambes et on le remontait sur la chaussée en soufflant. M. Petit avait raison. Il était vivant: il gémissait.

— Eh! mon gars, ça va aller? demanda le garagiste d'un air inquiet.

Pourquoi faut-il toujours que les gens posent des questions idiotes dans des moments pareils? Évidemment que

non, ça n'allait pas. Le mec avait l'air d'être passé sous une moissonneuse batteuse : il avait des coupures et des ecchymoses sur tout le visage et sa jambe droite était dans une position anormale.

Le malheureux ouvrit néanmoins un œil à demi poché et fit oui de la tête.

— On ferait mieux d'appeler le SAMU, conseillai-je en enfilant mes chaussures.

Il grimaça.

— Le temps qu'il arrive ici... tu sais très bien comment ça se passe, Julie.

Oui, je le savais, l'hôpital le plus proche était à vingt bornes. S'il faisait une hémorragie interne ou une autre saloperie du genre, les secours se pointeraient trop tard pour le sauver.

— Alors, emmenez-le.

— Je voudrais bien, mais je ne peux pas fermer avant 13 heures. Tu ne peux pas y aller, toi ?

Qui ? Moi ? J'étais à peine à quoi ? trois kilomètres de chez mes parents ? Il rigolait ou quoi ?

Je secouai la tête.

— Désolée, c'est l'anniversaire de mariage de papa et maman et je suis déjà en retard, dis-je en secouant la tête.

— Je leur téléphonerai pour leur expliquer. Allez courage, petite, insista-t-il.

Hum, le courage, ce n'était pas vraiment le problème, j'avais vu mon père opérer sur des cadavres de grands brûlés ou sur des personnes mutilées mais force était de constater que j'avais bien moins de problèmes pour supporter la vue des morts que celle de blessés couverts de sang.

Question d'éducation, probablement.

— Mal... j'ai mal... balbutia soudain l'inconnu d'une voix rauque en tentant maladroitement de se redresser.

— Ne tentez pas de bouger, je vais vous emmener à l'hôpital, maugréai-je tout en le maudissant intérieurement.

Mes parents avaient beau m'avoir rendu la vie dure quand j'avais décidé de quitter le nid – c'était le moins qu'on puisse dire –, je savais combien cette journée était importante pour eux. Ils préparaient ces festivités depuis des semaines. Et je n'avais aucune envie de leur gâcher la fête. En tout cas, pas pour un mec assez louche pour donner envie à d'autres mecs aussi louches de le balancer dans un fossé comme un vulgaire détrit.

— Il va falloir rapprocher ta voiture, on ne pourra pas le traîner jusque là-bas. Avant, je vais te donner un rouleau de plastique pour couvrir tes sièges. Dans l'état où il est, il risque de saloper tes fauteuils, déclara-t-il en s'éloignant.

Chapitre 3

Le long du trajet qui me conduisait à Évreux – des champs, des villages, des champs, des villages –, je me demandais si je ne devais pas faire demi-tour et tout bonnement ramener le gars qui gémissait sur ma banquette arrière à l'endroit où je l'avais trouvé plutôt que de le laisser clamsier dans ma bagnole. (Ben oui, on peut dire ce qu'on veut, les flics se montrent souvent extrêmement tatillons et soupçonneux avec les gens qui trimballent illégalement des macchabées. Va comprendre...)

— Comment tu... tu t'appelles? souffla tout à coup l'inconnu.

Ah? On se tutoyait?

— Julie, Julie Dumont. Et vous?

— Ben... Benjamin Stein...

— Enchantée, Benjamin.

— Où... où va-t-on?

Je le scrutai un peu plus longuement dans le rétro. Merde. Comment un mec avec la tête défoncée à ce point pouvait-il encore être capable de parler?

— À l'hôpital. À moins que vous ne creviez en route, dans ce cas, je m'évitais un détour.

Il tenta de sourire, puis gémit à cause de sa lèvre fendue.

— Charmant...

Ben quoi ? Quand on est mort, on est mort, non ?

— Alors, qu'avez-vous fait pour vous retrouver dans cet état ?

Il soupira.

— Des types... me sont tombés dessus quand je sortais d'un club la nuit dernière...

Bizarrement, je n'étais pas plus étonnée que ça. La plupart des ploucs du coin aimaient se bagarrer sur les parkings des boîtes. C'était une sorte de « sport local », d'activité « détente ». Toutefois, ils n'allaient jamais aussi loin et je ne me souvenais pas avoir déjà entendu dire qu'ils balançaient les gens des bagnoles et les laissaient pour morts sur le bas-côté. Bon, évidemment, les mœurs locales pouvaient avoir changé depuis mon départ.

— Ils étaient ivres ? Vous les avez provoqués ?

— Non, répliqua-t-il en poussant un gémissement de douleur.

— Vous devriez porter plainte, fis-je en tentant de dépasser une camionnette blanche qui accélérât dès que je faisais mine de doubler.

— Il joue à quoi ce con ? remarquai-je à voix haute en appuyant comme une folle sur le champignon avant de me rabattre d'un coup de volant juste devant lui.

— Ah ma jambe, ma jambe putain !!! hurla-t-il avant de tousser si fort que des petites projections de sang s'échappèrent de sa bouche.

Pitié, mon Dieu, faites qu'il ne meure pas, faites qu'il ne meure pas, priais-je en appuyant sur l'accélérateur.

— Désolée, balbutiai-je d'un ton gêné.

— Non... non... c'est juste que...

Il s'interrompit brusquement et je sentis une boule d'angoisse se former au creux de mon estomac.

— Vous habitez dans le coin ? Vous voulez que je préviennne quelqu'un ?

— Non.

Alors qu'est-ce qu'il venait faire au Neubourg ? Cette ville n'avait rien d'excitant et si je n'avais pas grandi dans ce bled, il aurait fallu me braquer pour me convaincre d'y séjourner.

— Je bosse pour *Le Nouvel Inquisiteur*.

Je haussai les sourcils. *Le Nouvel Inquisiteur* était un journal spécialisé dans les faits divers. Il avait mauvaise réputation dans le métier. Les « pro » lui reprochaient son côté « racoleur » et son manque de sérieux, mais son énorme tirage faisait baver d'envie la plupart des patrons de presse.

— Vous êtes journaliste ?

Il acquiesça.

— J'en... j'enquête sur un meurtre qui a eu lieu dans le secteur.

Je ne le cuisinai pas pour savoir de quelle affaire il s'agissait parce que c'était inutile. Les histoires d'homicide ne pullulaient pas dans la région. Le seul de taille à défrayer la chronique concernait les Bouvier, la famille de cultivateurs la plus riche, la plus puissante et la plus antipathique de la ville. Et quand je disais « cultivateurs », ce n'étaient pas du tout ce que la plupart des gens s'imaginaient. Non, eux étaient comme les patrons d'une grosse boîte riche à millions. Une centaine d'employés, des subventions en veux-tu en voilà et un chiffre d'affaires colossal. Dernièrement, leur nom avait fait la une du *Courrier de l'Eure* à cause d'une sale affaire. La femme de l'aîné des fils, Mathilde, avait été retrouvée morte au taillis de la Vierge, sur la Voie

verte, un long chemin pédestre qui s'étendait sur des kilomètres. Son crâne avait été fracassé et son amant, un jeune ouvrier agricole, avait été arrêté.

— Tenez bon, on est presque arrivés, dis-je, soulagée, en voyant l'hôpital apparaître un peu plus loin sur la gauche.

Le nouvel hôpital d'Évreux était récent. Ce n'était pas un bâtiment monolithique, mais une gigantesque construction en courbe au beau milieu d'un immense parc où on se paumait très facilement. Restait plus à espérer que l'entrée des urgences soit correctement indiquée.

— Je vais chercher de l'aide, ne bougez pas, d'accord ? fis-je en me garant juste en dessous du panneau « réservé aux ambulances ».

J'ouvris ma portière puis me dirigeai précipitamment vers deux infirmiers qui fumaient une cigarette à côté de la porte des urgences.

L'un était grand, brun et costaud et ressemblait à un rugbyman, l'autre était châtain, petit et possédait une pomme d'Adam pointue et incroyablement proéminente.

Je leur fis un bref topo de la situation.

— Va chercher deux brancardiers, fit le grand brun en se tournant vers son collègue.

Moins d'une minute plus tard, deux hommes munis d'un chariot débarquaient en courant.

Une fois Benjamin installé sur le brancard, le grand infirmier brun se tourna vers moi.

— Il va falloir aller voir l'administration, mademoiselle. Ne vous inquiétez pas, on se charge de votre ami.

— Ce n'est pas mon ami. J'ai ramassé ce mec sur la route...

— Julie, Julie... Viens s'il te plaît, gémit Benjamin en tournant légèrement la tête vers moi.

Le grand brun me reluqua d'un air soupçonneux en entendant le blessé me tutoyer.

— Vous avez l'air plutôt intime, pourtant.

Intime ? Ça voulait dire quoi ça, « intime » ?

— Je vous assure que je ne connais pas ce monsieur.

— Ju... Julie, entendis-je Ben gémir tandis que les brancardiers le soulevaient et l'aidaient à s'allonger.

Je me mis à maudire intérieurement le père Petit. « Allez Julie, emmène-le, l'ambulance risque d'arriver trop tard et patati et patata... », des conneries ! Benjamin Stein était exactement comme Bruce Willis ou Rambo. Même couvert de sang et à moitié mort, il restait suffisamment lucide pour te pourrir la vie.

L'infirmier se tourna vers moi d'un air narquois.

— Il vous appelle.

Je sentis tout à coup pointer une terrible migraine.

— Oui et alors ?

Mon interlocuteur me dévisagea puis inspira profondément.

— Vous réalisez que cette histoire n'a aucun sens ?

— Sur ce point, nous sommes d'accord.

Il me dévisagea quelques secondes avec l'air de se demander s'il avait affaire à une folle ou à une fille particulièrement facétieuse.

— Très bien, mademoiselle, on va simplifier les choses, d'accord ? Tout ce que je veux c'est que vous vous rendiez à l'administration et que vous procédiez aux formalités nécessaires pour faire hospitaliser votre ami, vous voyez, c'est on ne peut plus simple.

Je comptais jusqu'à dix dans ma tête pour ne pas me mettre à hurler.

— Non.

— Non ?

— Non. C'est l'anniversaire de mariage de mes parents et je n'ai pas le temps de m'occuper de ça, désolée, expliquai-je en faisant mine de m'éloigner.

Il me retint en m'attrapant doucement par le bras.

— Vous refusez ?

— En effet.

— Très bien, dans ce cas j'appelle la police. Votre ami a visiblement été agressé...

Et merde.

Si je devais attendre les flics et faire une déposition officielle, j'allais y passer la journée.

— Vous m'en voulez ou quoi ? On s'est rencontrés dans une autre vie et je vous ai plaqué pour un autre, c'est ça ?

Il me fixa comme s'il me manquait une case puis reprit d'un ton pernicieux :

— Votre ami a été agressé, il est normal que je m'interroge sur les raisons qui vous poussent à vous enfuir, non ?

— Rassurez-moi : vous ne pensez tout de même pas que j'ai quelque chose à voir avec ça ?

— Et pourquoi pas ? rétorqua-t-il avec un sourire fielleux. Je haussai les sourcils.

— Vous me prenez pour qui ? Terminator ?

— Ça fait quinze ans que je fais ce métier, alors, croyez-moi, j'ai vu des choses bien plus étranges.

— Ne me faites pas rire, j'ai les lèvres gercées.

Il haussa les épaules.

— À votre place, j'évitais de faire du mauvais esprit et je m'empresserais de faire ce qu'on me demande.

Je prendrais minimum vingt ans si je l'étranglais ? Peut-être un peu moins... Chiant comme il était, il y aurait bien quelques personnes pour témoigner en ma faveur.

— Très bien, vous avez gagné, je vais inscrire l'autre éclopé, mais je préfère vous prévenir : ce genre de chantage est très mauvais pour votre karma.

Il s'esclaffa.

— Aucune importance, je ne comptais pas me réincarner de toute façon, ricana-t-il tandis que je lui tournais le dos et m'exécutais en grommelant.

Chapitre 4

— Ju... Julie ?

Benjamin esquissa un sourire surpris dès qu'il me vit pénétrer dans la petite salle d'examen où un petit blond maigrelet souffrant d'une calvitie précoce était en train de l'ausculter.

— Mademoiselle, nous allons emmener votre ami au service radiologie, vous devriez retourner en salle d'attente le temps qu'on lui fasse des examens, expliqua le médecin en se tournant vers moi.

Attendre qu'il ait fini ses examens ? Et puis quoi encore ?

— Je viens seulement récupérer ses papiers avant de passer aux admissions, rétorquai-je d'un ton peu aimable.

— Mes... mes papiers sont dans mon blouson, m'indiqua le journaliste tandis que je gardais les yeux rivés sur son torse couvert de bleus.

Je me saisis de son blouson, fouillai ses poches et récupérai son passeport et sa carte Vitale à vitesse grand V.

— Quelque... quelque chose ne va pas ? s'inquiéta Benjamin en me dévisageant.

Je le fusillai du regard.

— Bien sûr que non, ça ne va pas ! À cause de vous, je suis en train de rater l'anniversaire de mariage de

mes parents. Ma mère va probablement me trucider ! Je vous déteste ! lançaï-je avant de quitter la pièce sans me retourner.

— Char... charmante, hein ? l'entendis-je soupirer à travers la porte entrouverte.

— Ce n'est pas le premier adjectif qui me viendrait à l'esprit, mais elle est très jolie, oui, rétorqua à ma grande surprise le toubib.

— Vous... vous trouvez ?

— Eh bien, si vous ne l'avez pas remarqué, alors c'est que vous avez bien plus besoin de ce scanner du crâne que je ne l'avais supposé, lança le toubib en rigolant.

Hum, d'un certain côté, ça me rassurait que ce taré obsessionnel ne me trouve pas à son goût, de l'autre, je trouvais ça presque dommage. Les photos sur les papiers d'identité de Benjamin étaient celles d'un vrai canon. Si, bien sûr, on aimait le style beau brun aux yeux noirs rieurs et au sourire craquant.

— Mademoiselle ? Tout va bien ? Je peux vous aider ?

Une infirmière à moustaches et à l'air plutôt revêche me dévisageait avec l'air de se demander ce que je foutais là, en plein milieu du couloir des urgences, les yeux rivés sur des papiers d'identité.

— Les admissions, s'il vous plaît ?

— Continuez tout droit, c'est la deuxième porte à gauche.

J'acquiesçai puis filai directement dans la direction qu'elle m'avait indiquée.

Une heure plus tard, je ressortais enfin de ce fichu hôpital et en rallumant mon téléphone, constatais une bonne dizaine d'appels en absence, tous provenant de ma

chère mère. Il était presque 14 heures. J'avais plus de deux heures de retard, elle devait être dans tous ses états. J'hésitai quelques secondes puis renonçai à la rappeler. De toute façon, elle ne me laisserait pas en placer une et hurlerait sa déception de m'avoir mise au monde jusqu'à ce que mes tympanes explosent.

— Mademoiselle ?

Une jolie petite infirmière rousse courait derrière moi sur le parking des urgences.

— Oui ?

— Vous êtes Julie ?

J'acquiesçai.

— Monsieur Stein m'a donné ceci pour vous, fit-elle en me glissant une enveloppe dans la main ainsi qu'une clé. Il m'a dit de vous dire que l'ordinateur était dans la chambre 25 à l'hôtel du Lion d'Or.

J'écarquillai les yeux en fixant l'enveloppe et bredouillai le souffle coupé par la surprise :

— Mais... je ne...

— Ah oui ! Il demande que vous lui rameniez son ordinateur, quelques vêtements ainsi que ses affaires de toilette, ajouta-t-elle avant de me tourner le dos et de s'éloigner à petites foulées.

Euh... j'avais bien entendu là ? J'avais déjà rencontré des gars culottés, mais des comme ce mec, alors là, c'était une grande première. Serais-je transformée en assistante ? Bon sang ! Qu'est-ce qu'il m'avait pris de jouer les bons samaritains ? Benjamin était une vraie sangsue, la huitième plaie d'Égypte, l'éruption du Vésuve...

Serrant les dents, j'ouvris rapidement l'enveloppe et lus le petit mot que cet empêcheur de tourner en rond avait